

« Un amour de Swann »

Dans cet extrait de « *Un amour de Swann* », Proust décrit les tourments intérieurs de son personnage lorsque celui-ci se trouve empêché de rejoindre la femme qu'il aime, Odette, partie en promenade avec des amis qu'elle fréquente par ailleurs. Le narrateur, en mêlant habilement la description des comportements et le déroulement des pensées intimes supposées de Swann, compose un tableau détaillé des sentiments de frustration et de jalousie, deux thèmes fréquemment repris dans l'ensemble de l'œuvre.

Parfois c'était pour plusieurs jours qu'elle s'absentait, les Verdurin l'emmenaient voir les tombeaux de Dreux, ou à Compiègne admirer, sur le conseil du peintre, des couchers de soleil en forêt et on poussait jusqu'au château de Pierrefonds.

– Penser qu'elle pourrait visiter de vrais monuments avec moi qui ai étudié l'architecture pendant dix ans et qui suis tout le temps supplié de mener à Beauvais ou à Saint-Loup-de-Naud des gens de la plus haute valeur et ne le ferais que pour elle, et qu'à la place elle va avec les dernières des brutes s'extasier successivement devant les déjections de Louis-Philippe et devant celles de Viollet-le-Duc ! Il me semble qu'il n'y a pas besoin d'être artiste pour cela et que, même sans flair particulièrement fin, on ne choisit pas d'aller villégiaturer dans des latrines pour être plus à portée de respirer des excréments.

La première réaction de Swann, contrarié de ne pouvoir accompagner Odette ou aller la retrouver parce qu'il ne fait pas partie du clan Verdurin, parti en déplacement, est une réaction d'amour-propre « *moi qui ai étudié dix ans..* » et cette réaction est fondée sur un sentiment de supériorité. Swann n'appartient pas au même milieu que les Verdurin, qui sont des bourgeois parvenus. Il les regarde de haut, comme s'il se ressaisissait après une coupable bienveillance envers eux, à qui il aurait naïvement fait l'honneur de les fréquenter. Cette réaction de durcissement et d'insensibilisation retourne contre l'adversaire la blessure subie. Ce n'est pas moi qui suis indigne de vous, c'est vous qui êtes indignes de moi, transformation en son contraire de l'humiliation et du revers. La frustration provoque une humeur agressive, ironique à propos du rival (le peintre, « *la dernière des brutes* ») et la charge émotionnelle, à peine maîtrisée, se traduit par l'irruption de termes scatologiques, tempérés par le style indirect et le refus de Proust d'aller plus loin dans la grossièreté (« *déjections* », « *villégiaturer dans des latrines pour être plus à portée de respirer des excréments* »).

Dès ces premières lignes nous pouvons admirer avec quelle efficacité concentrée le narrateur nous permet de retrouver en nous, sans les nommer plus distinctement, les tonalités et les sentiments qui sous-tendent ces réactions ; Proust emploie peu de termes psychologiques, mais il en décrit le contenu et nous restitue des cheminements de pensée et d'affects qui nous permettent de les revivre brièvement. Il n'écrit pas une théorie des mécanismes de défense du Moi mais en fournit de précieuses et minutieuses définitions : retournement, négation, refoulement, projection, annulation... Dans le dispositif littéraire

du narrateur omniscient et qui tend bien l'oreille, ces mécanismes sont donnés à observer à travers ce qui ressemble à des propos que Swann tiendrait à voix basse, maugréant sous l'emprise de son ressentiment et se mettant à parler seul, signe supplémentaire de l'intensité de son émotion.

A partir du paragraphe suivant (« *mais quand elle était partie...* »), l'intrication des détails narratifs (« *il se plongeait dans l'indicateur des chemins de fer*») et des transcriptions d'état mentaux (pensées exprimées au style indirect ou émotions réfractées par le narrateur) devient tellement virtuose, qu'il serait vain de chercher à les démêler.

Mais quand elle était partie pour Dreux ou pour Pierrefonds – hélas, sans lui permettre d'y aller, comme par hasard, de son côté, car « cela ferait un effet déplorable », disait-elle – il se plongeait dans le plus enivrant des romans d'amour, l'indicateur des chemins de fer, qui lui apprenait les moyens de la rejoindre, l'après-midi, le soir, ce matin même ! Le moyen ? presque davantage : l'autorisation. Car enfin l'indicateur et les trains eux-mêmes n'étaient pas faits pour des chiens. Si on faisait savoir au public, par voie d'imprimés, qu'à huit heures du matin partait un train qui arrivait à Pierrefonds à dix heures, c'est donc qu'aller à Pierrefonds était un acte licite, pour lequel la permission d'Odette était superflue ; et c'était aussi un acte qui pouvait avoir un tout autre motif que le désir de rencontrer Odette, puisque des gens qui ne la connaissaient pas l'accomplissaient chaque jour, en assez grand nombre pour que cela valût la peine de faire chauffer des locomotives. En somme elle ne pouvait tout de même pas l'empêcher d'aller à Pierrefonds s'il en avait envie ! Or, justement, il sentait qu'il en avait envie, et que s'il n'avait pas connu Odette, certainement il y serait allé. Il y avait longtemps qu'il voulait se faire une idée plus précise des travaux de restauration de Viollet-le-Duc. Et par le temps qu'il faisait, il éprouvait l'impérieux désir d'une promenade dans la forêt de Compiègne.

Ce passage du texte est construit comme une composition musicale, les voix s'entrecroisent. Un trouble s'installe, qui ne permet plus de distinguer ce qui serait imputable au personnage (ses suppositions, ses hypothèses) et ce qui tient à la position distanciée, légèrement ironique et compatissante, du narrateur. Certaines expressions sont sans ambiguïté l'enregistrement d'une voix intérieure, mais aussitôt d'autres détails (un ton, une connotation) peuvent aussi nous faire penser que l'auteur tient à prendre ses distances en nous exposant la passion de son personnage. Ce flottement reflète aussi la part de jeu et d'indécision qui est présente dans la jalousie au premier stade ; certains jaloux commencent par jouer à être jaloux, s'observent encore en tant que tel et s'en amusent... d'autres le sont d'emblée aveuglément.

La réaction suivante de Swann, après s'être rassuré sur lui-même et avoir retrouvé ses esprits (sa morgue d'aristocrate, son narcissisme) consiste à vouloir sortir de la passivité et du flou des sentiments pour passer à l'action et s'appuyer sur du concret. D'où le recours à la logique, les « *donc* » et les « *par conséquent* ». Seulement cette logique tourne à vide, s'applique à une évidence : bien sûr, il est parfaitement possible à Swann, matériellement et légalement, d'aller à Pierrefonds et c'est en vain qu'il ratiocine sur ce sujet, avec un sentiment de persécution qui s'amplifie. L'empêchement ne se situe pas en dehors de lui, il est bien réel mais pas dans la réalité pour autant.

Quelque chose d'essentiel vient nous rendre fascinant cette paranoïa embryonnaire, qui sans cela semblerait vite ridicule ou dangereuse : l'humour. Des phrases désarmantes comme « *le plus enivrant des romans d'amour, l'indicateur des chemins de fer* », ou la considération que des gens allaient chaque jour à Pierrefonds pour un tout autre motif que rencontrer Odette « *en assez grand nombre pour que cela valût la peine de faire chauffer des locomotives* » induisent le sourire et par conséquent une sympathie indulgente à l'égard du personnage et de ses tourments.

Nous assistons ensuite à une rebuffade de Swann, qui ne parvient encore pas à supporter l'humiliation du rejet dont il se sent victime. Swann, contrarié par l'impossibilité de s'en prendre à Odette, s'enfonce dans la mauvaise foi de manière régressive et puérile : ce ne serait pas pour Odette qu'il voudrait aller à Pierrefonds, non, mais « *pour se faire une idée plus précise des travaux de restauration de Viollet-le-Duc* ». Proust nous décrit comment la mauvaise foi amène à se mentir à soi-même : « *il y avait longtemps qu'il voulait y aller* »... enfin, plutôt dire n'importe quoi que de reconnaître la vérité : « *.. et par le temps qu'il faisait, il éprouvait l'impérieux besoin désir d'une promenade dans la forêt de Compiègne* ». Les travaux, la forêt, le temps qu'il fait, Swann est bien sûr totalement insensible pour l'instant à tout cela : peut-on le croire dupe de lui-même ?

Ce n'était vraiment pas de chance qu'elle lui défendît le seul endroit qui le tentait aujourd'hui. Aujourd'hui ! S'il y allait, malgré son interdiction, il pourrait la voir aujourd'hui même ! Mais, alors que, si elle eût retrouvé à Pierrefonds quelque indifférent, elle lui eût dit joyeusement : « Tiens, vous ici ! », et lui aurait demandé d'aller la voir à l'hôtel où elle était descendue avec les Verdurin, au contraire si elle l'y rencontrait, lui, Swann, elle serait froissée, elle se dirait qu'elle était suivie, elle l'aimerait moins, peut-être se détournerait-elle avec colère en l'apercevant. « Alors, je n'ai plus le droit de voyager ! » lui dirait-elle au retour, tandis qu'en somme c'était lui qui n'avait plus le droit de voyager !

Il avait eu un moment l'idée, pour pouvoir aller à Compiègne et à Pierrefonds sans avoir l'air que ce fût pour rencontrer Odette, de s'y faire emmener par un de ses amis, le marquis de Forestelle, qui avait un château dans le voisinage. Celui-ci, à qui il avait fait part de son projet sans lui en dire le motif, ne se sentait pas de joie et s'émerveillait que Swann, pour la première fois depuis quinze ans, consentît enfin à venir voir sa propriété et, puisqu'il ne voulait pas s'y arrêter, lui avait-il dit, lui promît du moins de faire ensemble des promenades et des excursions pendant plusieurs jours. Swann s'imaginait déjà là-bas avec M. de Forestelle. Même avant d'y voir Odette, même s'il ne réussissait pas à l'y voir, quel bonheur il aurait à mettre le pied sur cette terre où ne sachant pas l'endroit exact, à tel moment, de sa présence, il sentirait palpiter partout la possibilité de sa brusque apparition : dans la cour du château, devenu beau pour lui parce que c'était à cause d'elle qu'il était allé le voir ; dans toutes les rues de la ville, qui lui semblait romanesques ; sur chaque route de la forêt, rosée par un couchant profond et tendre ; – asiles innombrables et alternatifs, où venait simultanément se réfugier, dans l'incertaine ubiquité de ses espérances, son cœur heureux, vagabond et multiplié. « Surtout, dirait-il à M. de Forestelle, prenons garde de ne pas tomber sur Odette et les Verdurin ; je viens d'apprendre qu'ils sont justement aujourd'hui à Pierrefonds. On a assez le temps de se voir à Paris, ce ne

serait pas la peine de le quitter pour ne pas pouvoir faire un pas les uns sans les autres. » Et son ami ne comprendrait pas pourquoi une fois là-bas il changerait vingt fois de projets, inspecterait les salles à manger de tous les hôtels de Compiègne sans se décider à s'asseoir dans aucune de celles où pourtant on n'avait pas vu trace de Verdurin, ayant l'air de rechercher ce qu'il disait vouloir fuir et du reste le fuyant dès qu'il l'aurait trouvé, car s'il avait rencontré le petit groupe, il s'en serait écarté avec affectation, content d'avoir vu Odette et qu'elle l'eût vu, surtout qu'elle l'eût vu ne se souciant pas d'elle. Mais non, elle devinerait bien que c'était pour elle qu'il était là. Et quand M. de Forestelle venait le chercher pour partir, il lui disait : « Hélas ! non, je ne peux pas aller aujourd'hui à Pierrefonds, Odette y est justement. » Et Swann était heureux malgré tout de sentir que, si seul de tous les mortels il n'avait pas le droit en ce jour d'aller à Pierrefonds, c'était parce qu'il était en effet pour Odette quelqu'un de différent des autres, son amant, et que cette restriction apportée pour lui au droit universel de libre circulation, n'était qu'une des formes de cet esclavage, de cet amour qui lui était si cher. Décidément il valait mieux ne pas risquer de se brouiller avec elle, patienter, attendre son retour.

Une humeur plus triste survient, Swann voudrait réduire l'attente, ne plus différer la réalisation de son désir. Il n'y a que la peur qui le retient et cette peur se révèle maintenant pour ce qu'elle est : la peur de tout gâcher, la crainte qu'Odette se fâche ! Ne pas la froisser, ne pas la contrarier, « *peut-être se détournerait-elle avec colère en m'apercevant : « alors, je n'ai plus le droit de voyager ! » lui dirait-elle au retour, alors que c'était lui qui n'avait plus le droit de voyager !* ». Sentiment d'impuissance et d'écrasement. Swann lutte en position de perdant.

Vient alors, précisément à ce moment de désespoir, cela ne pouvait se concevoir avant (dans l'ironie ou le narcissisme) vient alors une belle analyse, dans laquelle Proust reproduit de façon éblouissante un déraisonnement ordinaire. Puisque Swann ne peut pas affronter le conflit de face, il envisage une stratégie de contournement. Après le mensonge, la ruse. Il bâtit un projet dans lequel intervient un de ses amis, le marquis de Forestelle, par lequel il se ferait inviter « *dans le voisinage* ». Un scénario à rebondissements se forme dans l'esprit devenu retors de Swann et son humeur se transforme à nouveau, au fur et à mesure que ce scénario et cette intervention d'un auxiliaire du Moi rassurant se précise. La pensée magique fonctionne à merveille : une supposition entraîne une autre, qui en amène une suivante et progressivement, le développement du raisonnement devient lui-même la preuve de sa validité, puisque rien ne semble l'arrêter. Sous l'effet puissant du conditionnel, l'intelligence est emportée dans le tourbillon de ses spéculations. Les émotions, discernées cas par cas, sont anticipées : « *il sentirait partout palpiter la possibilité de sa brusque apparition* » et « *le château, devenu beau pour lui parce que c'était à cause d'elle qu'il était aller le voir* ». Swann s'oblige à imaginer qu'il serait heureux là-bas, fût-ce sans Odette, et cherche à effacer par cette idée virtuelle l'intensité de son malheur présent.

Le bonheur de substitution procuré par l'imagination semble au moins aussi intense qu'un bonheur réel. Dans la réalité, si elle avait lieu, cette expédition fautive aboutirait à un échec. Rencontrer Odette dans ces conditions, l'esquiver ou non au dernier moment, dans tous les cas ne surgiraient que contrariétés, inquiétudes et souffrances.

Swann le devine, Swann le sait, car la jalousie aiguise les sens, donne une espèce de lucidité morbide toujours prête à anticiper. Il est donc prêt à tout et pour commencer, à une accumulation de mensonges : mentir à son ami, dont il est persuadé qu'il ne pourrait le comprendre, mentir à Odette, s'il venait à la rencontrer (« *quelle l'ait vu ne se souciant pas d'elle* »), se mentir à lui-même en cherchant par tous ces artifices à nier sa souffrance. Mais dans cette expérience de pensée, comme disent les physiciens pour désigner les longs et complexes calculs théoriques qui remplacent l'expérience en laboratoire dans les domaines les plus abstraits, dans cette expérience de pensée où les dénégations se multiplient, une évidence s'impose : elle le percera à jour. Dans toutes les variantes du scénario qu'il envisage, il n'échappe pas à cette scène finale humiliante. Il n'y a donc plus qu'à renoncer à ces stratégies échafaudées sur une illusion. Swann tente de transformer son amertume avec humour « *seul de tous les mortels il n'avait pas le droit en ce jour d'aller à Pierrefonds* » et se persuade, plaisir du paradoxe aidant, que c'est bien là la preuve qu'il est pour Odette quelqu'un de différent des autres. « *Décidément, il vaut mieux patienter, attendre son retour* » : ce « *décidément* » résume à lui seul les contorsions et les renversements auxquels se laisse aller cet homme, entièrement pris dans les rets de la passion, et qui fait semblant de choisir librement les formes de son esclavage.

Il passait ses journées penché sur une carte de la forêt de Compiègne comme si ç'avait été la carte du Tendre, s'entourait de photographies du château de Pierrefonds. Dès que venait le jour où il était possible qu'elle revînt, il rouvrait l'indicateur, calculait quel train elle avait dû prendre, et si elle s'était attardée, ceux qui lui restaient encore. Il ne sortait pas de peur de manquer une dépêche, ne se couchait pas, pour le cas où, revenue par le dernier train, elle aurait voulu lui faire la surprise de venir le voir au milieu de la nuit. Justement il entendait sonner à la porte cochère, il lui semblait qu'on tardait à ouvrir, il voulait éveiller le concierge, se mettait à la fenêtre pour appeler Odette si c'était elle, car malgré les recommandations qu'il était descendu faire plus de dix fois lui-même, on était capable de lui dire qu'il n'était pas là. C'était un domestique qui rentrait. Il remarquait le vol incessant des voitures qui passaient, auquel il n'avait jamais fait attention autrefois. Il écoutait chacune venir au loin, s'approcher, dépasser sa porte sans s'être arrêtée et porter plus loin un message qui n'était pas pour lui. Il attendait toute la nuit, bien inutilement, car les Verdurin ayant avancé leur retour, Odette était à Paris depuis midi ; elle n'avait pas eu l'idée de l'en prévenir ; ne sachant que faire, elle avait été passer sa soirée seule au théâtre et il y avait longtemps qu'elle était rentrée se coucher et dormait.

Les lignes qui terminent cet extrait pourraient avoir été écrites par La Bruyère : le portrait d'un impatient contraint d'attendre. Les calculs précédents risquaient à tout moment le dérapage, le drame, mais maintenant qu'il s'est « décidé » (résigné) à attendre, Swann espère l'apaisement. Il ne se projette plus dans un avenir romanesque mais aménage comme il peut son présent, solitaire et impuissant. Proust décrit rapidement comment Swann s'entoure de simulacres compensateurs (photos, carte) et comment il ne peut maîtriser quelques conduites obsessionnelles (vérifications diverses et répétées) ; toute cette agitation fébrile et vaine le rend momentanément un peu ridicule et la comédie se dénoue promptement en quelques mots, comme une fable, quand surgit pour finir la vérité de l'indifférence d'Odette : « *Elle était rentrée se coucher et dormait.* »

Philippe Roussel